

Déa L'Hoëst

# nue de nuits

Guy Boulianne, éditeur

## Publications d'études :

*L'Aventure dans les Lais de Marie de France*, Presses Universitaires, Cologne 1986 (original en allemand épuisé)

*Engagement personnel et devoir collectif dans Coriolanus de William Shakespeare*, Presses Universitaires, Cologne 1987 (original en allemand, épuisé)

*La conception de l'Amour Courtois dans Romeo and Juliet de William Shakespeare*, Presses Universitaires, Cologne 1987 (original en allemand, épuisé)

*Développement du référentiel social et affectif chez l'enfant bilingue*, Presses Universitaires, Cologne 1987 (original en allemand, épuisé)

## Publications de poèmes :

« Chant d'ailes », dans *Palombe & Tradition*, No 2, avril 2004 (France)

Poèmes en français dans *Cahier de Poésie No 7* sous la direction de Laurent Fels, Editions Joseph Ouaknine, octobre 2006

Poèmes en espagnol dans *Poetas Sin Fronteras no 5* sous la direction de Wahid Bennani, Editions Mille Poètes, novembre et décembre 2006

Poèmes bilingues en français et espagnol dans *Poetas Sin Fronteras no 6* sous la direction de Wahid Bennani, Editions Mille Poètes, décembre 2006

## NUE DE NUTTS

© Copyright 2007

tous droits réservés à CLAUDÉA VOSSBECK, alias Déa L'Hoëst

Toute reproduction interdite pour tous les pays

Couverture :

Béatrice-Anne de La Mare, artiste-peintre ©

Dessin pour « Au pays des loups » :

Joane Michaud ©

Editeur en chef : GUY BOULIANNE

Pour toute communication :

Mille Poètes LLC

1901 60th Place E., Suite L9516

Bradenton, Florida 34203

USA

<http://www.mille-poetes.com>

[info@mille-poetes.com](mailto:info@mille-poetes.com)

Déa L'Hoëst

nue de nuits

Comment l'Amour t'est-il arrivé,  
Est-il venu comme une neige de soleil, de fleurs  
Est-il venu comme une prière ?  
Raconte !  
Un bonheur s'est détache luisant du ciel  
Et s'est accroché, ailes repliées,  
A mon âme florissante.

*Rainer-Maria Rilke*  
*traduit de l'allemand par Claudéa Vossbeck-L'Hoëst*

## Déa L'Hoëst

Née en Allemagne en 1957, Claudéa Vossbeck-L'Hoëst réunit des origines allemandes, franco-belges remontant à des Huguenots qui avaient fui le Sud-Ouest de la France, et même amérindiennes, dans un oubli familial passé longtemps sous silence.

Aînée de six enfants, quasi non-voyante jusqu'à l'âge de sept ans, elle a partagé ses jeunes années entre ses études à Cologne et la vie à la campagne où ses parents, par ailleurs architectes, possédaient une ferme d'élevage de chevaux.

Poussée d'emblée vers les thérapies naturelles et les études de médecine ou de sciences naturelles, elle débutera ses études en France et en Angleterre. Cependant, la venue au monde de la première de ses deux filles la fera changer d'orientation. Tout en s'occupant de sa petite famille et en assurant pendant plusieurs années les soins de son grand-père jusqu'à sa mort, elle se dirigera alors vers la communication et la psycholinguistique à travers des études de psychopédagogie, langues, lettres et linguistiques en Anglais, Français et Allemand, partagées entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Après le Magister Artium et quelques années d'enseignement supérieur, elle se spécialisera en psychopédagogie équestre plurilingue dans le Sud-Ouest de la France.

Depuis 1987, Claudéa est installée dans le Médoc et sur la Côte Océane où elle aura passé quinze ans aux côtés d'un homme de la forêt, guide de chasse en pleine forêt littorale sur le bord de l'océan. Ce sont ce paysage et cette passion qui constituent le fond de toile de la première partie de ses créations lyriques adultes. Aujourd'hui, toujours dans le Médoc, sa vie reste liée étroitement aux chevaux, tout en renouant avec ses premiers objectifs dans le domaine de la santé. Ceci dans un contexte plus vaste intégrant communication équestre, langues et expression à travers l'écriture, dans le seul cadre qui puisse lui convenir : une vie en pleine nature, près de ses chevaux.

Appelée Déa par ses amis, d'où son pseudonyme, elle aime l'expression lyrique depuis son plus jeune âge pour transcrire en mots colorés les images et scènes de la vie tel que son manque initial de vision lui a appris à les voir avec les yeux de ses autres sens. Bien que sa poésie lui eût valu très tôt un premier prix en concours littéraire pour jeunes écrivains, elle a seulement commencé à réellement assumer sa créativité lyrique après le choc émotionnel d'une séparation et dans l'épanouissement d'une nouvelle vie.

*pour vous :*

*Ce recueil, mon premier livre, est dédié aux femmes de ma vie :*

*à ma mère, Anneliese Vossbeck-Krahwinkel, que j'aime, que j'admire, qui m'a faite et qui est devenu, plus encore, ma meilleure amie*

*à mes filles Béatrice-Anne et Marie-Jeanne de la Mare :*

*- Béatrice-Anne, la première, qui m'a accompagnée sur le chemin magique de découverte, de l'adolescente garçon manqué à la femme que je suis, et heureuse de l'être*

*- Marie-Jeanne la dernière : à travers le bonheur de l'attendre, de la voir grandir, s'épanouir, pleine d'amour, à travers l'aventure singulière de la mettre au monde, elle m'a fait découvrir l'essentiel, la Vie, celle où la peur n'a plus prise*

*et à toutes celles que j'aime, et qui sont devenues mes amies, qui vivent leur vie de femme comme une vie d'amour s'ouvrant sur de nouveaux horizons.*

## *Je tiens à remercier*

*- mes deux filles Marie-Jeanne et Béatrice-Anne, pour leur écoute, leurs lectures, leurs encouragements :*

*Marie-Jeanne, dont l'amour des chevaux et de la nature comblent le mien et qui sait toujours poser le regard juste,*

*Béatrice-Anne qui m'a fait l'honneur et immense plaisir de me prêter pour la couverture, une de ses peintures, une de mes favorites*

*- Jean-Patrick Barnabé que j'ai aimé passionnément, trop peut-être : l'abandon qu'il m'a fait vivre m'a permis d'aller plus loin, vers mes propres horizons, et de donner naissance, dans la douleur, à ma joie d'écrire*

*- Pascal de La Mare, le père de mes filles, qui m'a poussée à rencontrer Michel : jusqu'à ce jour, aucun de mes poèmes ne parle directement de lui, probablement parce que l'amour profond que j'avais pour lui est incarné dans mon amour inconditionnel, intemporel, pour nos deux filles*

*- Raymond Matabosch, Guy Boulianne, les amis des Mille Poètes, surtout Christian Fischer, Jacques Thorin, Mary Jo Claus, et Wahid Bennani, tout comme Joseph Ouaknine, pour leurs lectures, encouragements et l'amour du Verbe partagé, et tout spécialement John Trudell à qui j'aimerais ici rendre hommage*

*et enfin, au bout de tant de chemins croisés, mon Prince charmant, Michel Larroche, dont la plume pointue m'a poussée à m'assumer poète*



## Feu en filigrane

Se transporter au-delà des pérégrinations et des rêves utopiques d'un enfant de la Planète Bleue, n'est-ce point la quête du Graal ? N'est-ce point la perception de l'esthétique, du réalisme magique de l'Atlantide en terres occitanes ? N'est-ce point toute l'espérance humaine ?

Lors, transmigrer vers un monde sans frontière, telle est, pour l'homme, la grande force de l'Aventure, de l'extrapolation, de l'intériorisation et du retour sur lui-même. Amante délicate, elle le fait maître, malgré lui, de tous les horizons. Et, conseillère avisée, elle le fait digne d'accéder à l'universalité des Êtres, à la compréhension de leurs actes et de leurs écrits.

*Flash back... Images en noir et blanc...*

La "Châtelaine du Liban"... ? Dans l'admiration des restes de la forteresse des Comtes de Toulouse, la pensée divague, s'arrête, se fixe et... s'évapore. Les plans, croulant en cascade, se croisent et s'entrecroisent, se choquent et s'entrechoquent, se superposent et se diluent. Magie de l'instant, l'Occitanie transpire et transparait en Orient.

Saurions-nous ne plus savoir lire l'émergence prophétique translatant, en cités célestes, les châteaux érigés par les Croisés ?

Qu'ils soient le château de Kalaat Sayon, à l'intérieur des terres, celui de Blanc de Safita, ou, le plus célèbre de tous, le Kalaat el Hoesn... ! Qu'ils soient le château d'Athlit, celui de Sidon ou le Djebai... ! Qu'ils soient le château de Kalaat Yahmour, celui de Kalaat Markab ou le Kalaat el Tahara... ! Tous ces hauts lieux chargés d'histoire sont peuples, nations, communautés et familles ! Tous sont villes et forteresses emplies d'âmes vivantes ! De tous pays et de toutes régions du Vieux Continent, d'Asie Mineure et d'Afrique, des hommes s'y sont rassemblés et y ont vécu en bonne ou mauvaise intelligence.

Et ces Êtres Humains s'étant retrouvés sur un même lambeau de sol, qui étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Qu'apportaient-ils, avec eux, de grandeur, de lumière et de misère ? Que trouvaient-ils en face d'eux ?

*La télévision grisaille..., le rideau rouge se baisse..., Flou et transposition d'écran.*

Le grand Sud, de Bordeaux à Marseille, de Tarbes à la Rochelle, de Perpignan à Hendaye, est, depuis des siècles, une terre de passage et de brassage, une terre d'asile et d'adoption, une terre d'espérance, d'amour et de vie.

Travailleurs, artistes, soldats, commerçants... ont construit, pas à pas, brique après brique, son incommensurable destin. Et, les lustres se déversant, les temps n'ayant pas d'âge sur l'humanité, cette présence indéfectible est marquée par l'arrivée, dans les villes, les campagnes, sur les quais..., d'hommes et de femmes venus des quatre coins du monde, tous des enfants de la Terre dignes, respectables et respectueux.

Dans le regard des populations locales, cette présence oscille entre désir et passion, fascination et exclusion, Toutes les destinées se croisent, toutes les contradictions prennent forme, tous les rêves se cristallisent dans ce grand Sud porte des Outre-Mers, des immensités septentrionales, et seul relais entre la métropole et l'Europe de l'Est, le Maghreb, l'Extrême Orient, le Levant et l'Afrique Noire,

*Nuit américaine... Effets spéciaux..., Téléportation.*

Sur un écran noir, tonitrué et explose la IX<sup>o</sup> symphonie. En voix off, la dureté des sons et des mots impose :

*« comme prise  
dans des vagues immenses  
ne permettant aucune résistance  
à leur puissance,  
démise,  
sans défense... »*

taçant les hommes.

*Ouverture en plan d'ensemble, les images s'animent sur des troupes en marche.*

La chasse aux sorcières a commencé ? Les amis d'hier deviennent des ennemis du jour ! Qu'en reste-t-il de ces croisés partis, dans un même élan de foi, sur les pas de la Terre Sainte ? Ils vont, hordes sauvages, sur les routes de France, lancés à la poursuite des mécréants.

Les Cathares se terrent, les Huguenots sont pourchassés et se font impi-toyablement massacrer. Les uns et les autres, par les sentes caillouteuses, dans la nuit et le brouillard, d'autochtones devenant émigrants, fuient les ineptes persécutions,

Dispersés de par les continents, des terres d'asile et des Eldorados s'ouvrent à eux : Pour les L'Hoëst, l'Outre-Rhin et la Rhénanie, l'Afrique du Sud et même le Nouveau Monde. A l'origine de la terre France, faut-il, lors, parler de persécution ou parler de brassage, pour cette famille ?

Que nenni ! Chassée par les guerres de Religion, chassée par la Révolution, chassée par la Conquête de l'Ouest Nord-Américain, elle est, une entité du monde, une famille dans l'espérance d'une vie sereine et comblée,

Mais ne serait-ce, là, que la vision perceptive de l'imaginaire ? Que l'accent de la réalité nue ?

*Succession rapide de plans... La mise en scène se profile...*

En ce monde de façade entoilé de vrai-faux et de faux-vrai, un monde se voulant paré de normalité, en digne descendant des L'Hoëst, de leurs concepts dérangeants, souvent incompris, un être responsable, en appel de visages, s'exprime.

Sentir, ressentir, respirer, exhaler, toucher, s'imprégner, imaginer et transposer, un monde intime, longtemps, dans sa prime jeunesse, son quotidien intériorisé... et, les clichés des instants fugaces, mais si forts, retranscrits avec les mots des yeux et le ressenti du coeur.

Gros plan suivi d'un plan serré...

Une petite fille, noir et flammes autour d'elle, la joie et le goût de vivre des expériences merveilleuses dans la lumière grandissante, s'est métamorphosée en femme et en mère accomplie. Elle est venue poser ses pas, réminiscences ancestrales, un sol occitan patrimonial, à quelques lieues de ses propres racines, sur la terre d'un Médoc paradisiaque, en pleine nature, près de ses chevaux, fond d'écran de ses écrits où tout n'est...qu'

*« un galop furieux, déchaîné  
le long des vagues écumantes... »*

*Générique de fin...*

Dalinienne et surréaliste représentation ! Dans une pyrotechnie d'images subliminales, en lettres de feu, de sang et d'or, s'inscrit, *dans un scrolling vertical*, un titre « Nue de Nuits » et un poète, auteur, scénariste et metteur en scène « Claudéa Vossbeck-L'Hoëst. ».

RAYMOND MATABOSCH

## Elegie à une Inconnue

Vous belle étrangère  
que je ne sais regarder,  
vous, loin de ma terre,  
par l'océan séparée,  
êtes un mystère  
que ne saurais décrypter.

A pas de velours,  
dans ma vie, par mes écrits,  
au matin d'un jour  
enceint de nuages gris,  
vous êtes rentrée  
et vous vous êtes posée,  
présence diaphane,  
sans que je ne vous y voie.

De votre passage,  
quelques mots, seulement, restent,  
simples et précieux,  
riches et troublants, des mots  
au coin d'une page  
me refusant d'effacer.

Chacun, par ses lettres,  
langue pure et maîtrisée,  
délicieux hommage,  
me conte ce délicat  
instant où, perçant  
mon intimité voilée  
et la décryptant,  
vous avez dompté mon moi,  
votre me faisant.

Ne vous enfuyez! Restez!

Un rai de soleil  
a illuminé mon ciel  
dans ma nuit-grisaille,  
dans mes insipides jours.

Je ne saurai l'oublier.

\*

*Quand elle vient de nuit  
se poser dans nos rêves,  
qu'au petit matin  
nous rêvons encore d'elle,  
expirant les mots  
soufflés dans nos oreilles  
pour faire des chansons,  
des contes et des peintures  
pour tous les enfants  
qui cherchent l'aventure  
de ce qui viendra  
de ce qui leur arrive -  
l'amour au détour  
des chemins des écoliers,  
la mort au matin  
du feu de leurs étoiles,  
la lune éteignant  
les solfèges de l'océan  
et l'oiseau chantant  
dans l'arbre mort de judée -  
l'ivresse nous tient,  
ce doux désir d'écrire*

*ultime doux déduit d'amour.*

### **Naga-uta\* en duo**

écrit par

Raymond Matabosch, à Yogyakarta, le 24 Novembre 2006

et

*Claudéa Vossbeck-L'Hoëst, sur le bords de la Gironde  
le 6 décembre 2006*

\* Le naga-uta, ou long poème, est formé par l'alternance de vers de 5 et 7 syllabes, forme traditionnelle japonaise, généralement quelques douzaines de vers, exceptionnellement deux cents vers, ou toute rime est fortuite. Le poème se termine toujours par un vers additionnel de 7 syllabes.

## *Cyrano :*

*...passer, être seul, être libre,*

*Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,  
Mettre quand il vous plaît son feutre de travers,  
Pour un oui, pour un non, se battre, ou faire un vers.  
Travailler, sans souci de gloire ou de fortune,  
A tel voyage, auquel on pense, dans la lune...  
N'écrire jamais rien qui de soi ne sortit.  
Et, modeste d'ailleurs, se dire : « Mon petit,  
Sois satisfait des fruits, des fleurs, même des feuilles  
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles.  
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,  
N'être pas obligé d'en rien rendre à César,  
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,  
Bref ! Dédaignant d'être le lierre parasite  
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,  
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !*

EDMOND ROSTAND



## Prélude ...

Contrairement à ce que croit le blaireau courant, nous sommes tous poètes. Nous n'y pouvons rien, c'est de naissance, et ce feu d'artifice créatif est celui de l'enfance. Malheureusement, l'éducastration se charge de renfoncer cet enfant dans les limbes profonds de notre psyché inconsciente, et seul quelques élus en réchappent.

Lorsque je regarde Déa, la petite fille est à fleur d'eau. Et, sans pédophilie aucune, c'est celle-là dont je suis profondément amoureux.

J'ai toujours adoré déclamer des vers, même si je me croyais fondamentalement incapable d'en créer moi-même. Les siens, je les murmure, ce qui m'a permis de ne pas noyer sous le bruit l'enfant que j'avais oublié au fond de mon propre placard. Et c'est grâce à elle que ce dernier s'est réveillé pour composer les premiers vers que j'ose ajouter sans crainte du ridicule en prologue à sa merveilleuse poésie :

### ... à une renaissance

En cette triste époque de techniques  
Et de sérieux  
Il n'y a plus de souffle poétique  
C'est malheureux.  
Mais un jour tu es entrée dans ma vie,  
Et c'est tant mieux,  
Tu m'as fait retrouver la poésie,  
C'est fabuleux !  
J'ai rechanté un vieil air d'autrefois  
Si merveilleux  
Qui racontait je ne sais plus trop quoi  
Sur le ciel bleu,  
J'ai renoué avec une tendresse  
D'enfant joyeux.  
C'est grâce à toi, ma Déa, ma déesse.  
Je suis heureux.  
N'arrête pas, tes vers et leur musique  
Sont merveilleux,  
Car grâce à eux je redeviens magique  
Et amoureux.

MICHEL LARROCHE

ne pleure pas  
non je ne pleure pas  
je chante

ne désespère pas  
je ne le ferai pas  
je plante

un arbre par là  
une fleur par ici  
des mots pour la vie

*toujours pour elle  
et le roi pêcheur  
d'un 7 septembre ...*

## Ça sent comment, les couleurs ?

Il me souleva du lit, me porta dans ses bras pour me mettre debout sur le balcon, dehors, à l'air frais aux senteurs du soir. Ce courant d'air si agréablement frais calmait la douleur de mes tempes, de mon front, de mes yeux. Il défit la bande. Dans un brouillard noir je vis les lumières de la ville. Je sus que ce furent des lumières, je m'en souvenais d'avant, quand j'étais plus petite encore. Je les avais déjà vu avant que le sombre ne s'abatte sur mes yeux, me laissant dans un monde aux boules de lumières blanches.

Jamais je n'allais oublier cet instant d'intense douleur, de grande victoire, d'émerveillement, d'espoir assouvi et renouvelé, de soulagement, de confiance en l'avenir. Toujours, à tout moment de détresse, de désespoir, de doutes, de douleur, il me suffira désormais de voir des lumières dans le noir, pour que la détresse s'apaise, le désespoir cesse à l'espoir, le doute devienne confiance, la douleur s'évanouisse.

Cependant, voir n'était pas toujours chose facile. « Claudéa, ouvre les yeux, regarde ! Il faut que tu regardes ! » - Marchant dans les couloirs de la clinique, je devais monter et descendre les escaliers, équipée de mes épais verres en prismes affreusement lourds qui donnaient le vertige mais avaient pour but d'éduquer mes deux yeux à voir conjointement ? Je me perdais dans l'image d'un monde qui n'avait plus aucune ressemblance avec celui des boules de lumière qui m'était familier, et je ne savais pas dans lequel des deux couloirs je devais me diriger puisque que je les voyais en double, en traître devant moi. Souvent je finissais par fermer les yeux pour retrouver intacts mes sens normaux, ceux qui m'avaient permis de m'orienter dans mon monde et qui constituaient mon référentiel. Tout ce temps-là, dans ce brouillard gris noir aux boules de lumière qui me montraient où était le soleil qui lui, me chauffait le visage, tout ce temps-là j'étais restée les yeux rivés sur mes souvenirs d'images lointaines.

Ce doux marron qui sentait si bon l'Amsterdamer, de deux chevaux immenses qui passaient avec leur calèche dans la rue devant les maisons blanches, au pas de trot – clic-cloc, clic-cloc, clic-cloc, clic-cloc. L'envie de les voir me fit renverser mon petit pot, descendre l'escalier devant la maison à quatre pattes pour me trouver entre leurs sabots, soulevée dans les bras du cocher qui sentait encore plus fort l'Amsterdamer, et me fit caresser les chevaux, humer l'odeur du cuir, de leurs crins, cette pleine odeur du noir. Je n'avais pas encore un an.

L'encolure gris-pommelée ondulait entre les peupliers verts profonds d'une allée qui défilait au petit trot. Les bras forts de mon père me tenaient sur la jument, devant lui, sur la selle. Le vert sentait bon l'herbe coupée, le gris chaud de la jument le soleil.

Puis avec le temps, mon regard s'est voilé. Le soleil est devenu gris blanc pommelé. A la rencontre de chevaux chauds sous ses rayons, ce soleil portait toujours le doux parfum des pâturages, sentait l'encolure ensoleillée, ondulante, au rythme des sabots.

CLAUDÉA VOSSBECK-L'HOËST

nue de nuits

# Femme

Regarde la femme  
Qu'elle soit jeune  
Qu'elle prenne de l'âge  
Elle traverse aisément  
Toutes les années  
Elle survit  
A tout ce que l'homme a fait

Dans certaines tribus  
Elle est libre  
Dans certaines religions  
Elle est soumise à l'homme  
Dans certaines sociétés  
Elle vaut  
Ce qu'elle consomme

Dans certaines nations  
Elle est force douce  
Dans certains états  
On lui dit  
Qu'elle est faible  
Dans certaines classes  
Elle est propriété possédée

En tous les temps  
Elle est sœur de la terre  
Dans toutes les conditions  
Elle porte la vie  
Dans toute vie  
Elle est notre nécessité

Regarde les yeux d'une femme  
Fleurs qui se bercent  
Sur des collines éparses  
Dansant pour le soleil  
Appelant les abeilles

Regarde le cœur d'une femme  
Riant aux papillons  
Devant le ciel bleu  
Pluie brumeuse  
Qui tombe sur les douces roses sauvages

Regarde la beauté d'une femme  
Eclairs  
Zébrant les sombres nuits d'été  
Une forêt de pins  
Qui s'unit à la première neige de l'hiver

Regarde l'esprit d'une femme  
Tous les jours elle offre son courage  
Dans son sourire,  
Son souffle  
Un rêve, une prière

*paroles de John Trudell, Santee Dakota  
transcrits en français par Claudéa Vossbeck-L'Hoëst*

## en attendant le phœnix

premiers souvenirs,  
le noir des épicéas  
que nous traversions  
tous les deux, main dans la main,  
douceur des hêtres,  
et si rugueux les chênes  
savants guérisseurs  
des pires des blessures

soudain le sentier  
s'arrête dans la forêt :  
« mon grand-père, dis-moi,  
pourquoi cette clôture ?  
ici ce n'est pas  
un pré avec des vaches,  
pourquoi dans ce bois  
du fil de fer barbelé ? »  
« pour délimiter  
une autre propriété ! »  
« comment, grand-père,  
la terre, le bois, le ciel  
peuvent-ils être  
à quelqu'un, comme tu dis ? »

la petite fille  
que j'étais n'a pas compris  
l'écartèlement  
de notre terre mère  
l'insaisissable  
non sens des cloisonnements  
par le fil de fer  
barbelé des interdictions

souvenirs de joies :  
rochers ébène de Cornouailles,  
contrée sauvage,  
grand royaume des goélands,  
la fin des terres  
partage mer, vent, soleil  
et ses falaises  
avec les oiseaux, moutons,  
vaches et chevaux,  
dans leurs prés délimités  
par des murailles  
en pierrailles ramassées

amers souvenirs :  
Berlin, trop de murs murés  
en séparation  
d'immondes gouvernements,  
scission en douleur  
de familles déchirées  
de part et d'autre  
du rideau de fer d'enfer ;  
un jeune garçon  
part dans la nuit rejoindre  
sa grand-mère à l'est  
où elle se meurt loin de lui ;  
des tirs déchirent  
le silence de la nuit,  
un jeune garçon  
périt, la mort dans l'âme,  
dans la rivière  
qui sépare leurs mondes,  
tué sans pitié,  
par la haine commandée

et je me souviens  
avoir compté tous les jours  
qui me séparaient  
de mes lointains dix-huit ans,  
de ma liberté,  
pour fuir ce pays étroit  
chercher la terre

où le soleil le matin  
ne s'accroche pas  
saignant dans les barbelés  
et où les forêts,  
les rivières et les prés  
peuvent respirer  
loin de civilisation,  
règles et compas  
loin de planifications  
administratives  
pour unifier l'univers

oui, je me souviens :  
heureuse j'ai couru nue  
dans le sable chaud  
coulant de cette dune  
blanche sur la mer  
et les vagues m'ont chanté  
de tous les espoirs  
de tous ces marins déçus  
partis conquérir  
une terre de liberté  
fuyant les bûchers  
où brûlaient leurs utopies  
pour bâtir ailleurs  
de nouvelles forteresses

en attendant le phœnix

libre adaptation du naga-uta  
écrit le 26 février 2007 pour rendre hommage à tous ceux qui défendent la liberté,  
partout dans le monde

## **captures et cadences**

de mon regard  
naissent des mots  
intarissables flots  
d'images éparses vives en couleurs,  
des sons accordés au hasard,  
aux harmonies sauvages,  
dont les rythmes font ravage  
comme les battements de mon cœur  
selon ses humeurs,  
endoloris, en fureur  
ou emballés dans le bonheur

seule souvent  
je me suis enivrée  
du délire de désirs  
de sensations intenses  
qui transforment le quotidien  
ces grises réalités  
en milliers de couleurs  
en vers jamais écrits  
éclats d'harmonies  
sons éclos à l'intérieur  
musiques pas encore nées

*Hourtin, novembre 2003*

# boules de soleil

lumières en boules  
dansent dans le noir dans le gris  
nombreux au soleil

les murs défilent sous mes mains  
plus chauds au soleil si blanc

*janvier 2007*

## le violoncelle de Pablo Casals

plus aucun archet  
n'a fait vibrer  
sciemment mené  
ses cordes désaccordées  
depuis tant d'années

maintenant le son  
lumineux et rond  
du diapason  
redonne au bois ambré  
son chant de fierté

*transcription d'un poème écrit en allemand en 1971  
Hourtin, juin 2004*

## Ian

j'avais quinze ans  
lui était un homme  
et quel homme !  
comment aurait-il  
pu me regarder  
garçon manqué  
loin d'être femme

ce désir  
de me sentir  
près de lui  
de lui  
faire plaisir

peinture blanche bateau  
sur ses cheveux corbeau  
les frotter  
le toucher  
il a ri  
il avait des cheveux gris

*en souvenir de l'été 1973 en Cornouailles*